

PASCAL CHALOPIN

ÉCRIVAIN BIOGRAPHE - CONSEIL EN ÉCRITURE

Extrait offert

Geneviève BELLOCQ

Mon P'tit Mousseron



Geneviève Bellocq
avec Pascal Chalopin

Mon P'tit Mousseron

Un peu d'histoire...



Il était une fois, au début du siècle dernier, en Loire-inférieure, un lieu-dit : Tharon. Du nom du ruisseau qui trace la frontière entre la commune de Saint-Michel Chef Chef - auquel ce lieu-dit est administrativement rattaché - et la commune de la Plaine-sur-mer. L'endroit est sablonneux, à demi-sauvage. Sur près de 120 hectares s'est toute-fois développé, à l'abri des vents, un vieux domaine avec pavillon et dépendances, entourés partiellement de murs, de trois fermes, d'un étang, de terres labourables, d'un vignoble... à quelques encablures de la mer. Pour des raisons familiales, cette vaste propriété est vendue (en 1902) et ses trois acquéreurs demandent à un « voyer » - un dessinateur - nantais de dresser un plan de... lotissement. C'est le terme déjà utilisé à l'époque. Ce plan est déposé en mairie en 1904. Dès la première année, 87 lots sont vendus ou retenus. Leur nombre sera doublé en 1910. « La belle au bois dormant se réveille » écrit un historien local.

Pendant la Première guerre mondiale, Tharon restera à l'abri des obus et des bombes en raison de l'éloignement

des zones de combats. La commune pleure néanmoins 11 disparus et 42 morts à la fin du conflit. Mais la vie doit reprendre son cours, ici comme ailleurs. Les premiers commerces tharonnais apparaissent dans les années 20. Petit à petit, la station s'étend et s'étoffe : casino, hôtels, cafés, pensions de famille, colonies de vacances... L'arrivée du chemin de fer n'est pas étrangère à cet essor. Les vacanciers arrivent de plus en plus nombreux par les « trains de plaisir ». Le réseau routier s'améliore durant ces années-là et un nouveau moyen de transport – le car – pointe aussi le bout de son nez. C'est dans ce contexte que la grand-mère de Geneviève découvre les charmes de la Côte de Jade et ceux de Tharon en particulier. “Bonne maman” – c'est ainsi que ses petits enfants l'appellent – y fait construire au cours de l'année 1937, avec sa pension de veuve de guerre, sur un terrain situé à deux pas de la mer, une maison : Le P'tit Mousseron.

Mais la guerre 39-45 marque un nouveau coup d'arrêt pour la station balnéaire et ses nouveaux arrivants. D'autant qu'après la défaite de l'armée française, les troupes allemandes s'implantent sur la côte et bétonnent avec des blockhaus pour bâtir le fameux mur de l'Atlantique. A Tharon, un petit contingent réquisitionne les maisons abandonnées... voire les démolisse. Ce sera le sort réservé au P'tit Mousseron en 1942. Il renaît de ses cendres en 1947. Geneviève se souvient, comme si c'était hier, de son P'tit Mousseron. Avec humour et tendresse.

Pascal Chalopin

Pince, alors !



Je suis née le 27 décembre 1941, à Cholet. Je n'ai donc pas connu le « premier » P'tit Mousseron. D'ailleurs, il a été rasé par les Allemands, cette année-là, je crois... Sa reconstruction s'est achevée à l'été 47 et mes premières vacances à Tharon remontent à l'année précédente. Bonne-maman avait en effet loué une chambre au-dessus de l'épicerie tenue par les demoiselles Chuzeville, à l'angle de l'avenue Foch et de l'avenue de Bretagne, dans le centre-ville. J'ai compris plus tard que c'était pour suivre le chantier du P'tit Mousseron.

Elle m'avait emmené à Tharon, avec l'un de mes frères, Jean-Louis. J'étais toute jeune et je n'ai pas beaucoup de souvenirs de ce logement. Il devait y avoir un coin cuisine, par exemple, mais la nourriture ne me tracassait pas beaucoup à l'époque ! Par

contre, je revois deux lits : un pour la grand-mère, un pour Jean-Louis. Et moi, je dormais sur un matelas, par terre. Pourquoi je m'en souviens aussi bien ? Vous allez comprendre...

Nous avions ramassé des crabes, l'après-midi, à la plage. Nous les avons mis dans un seau, avec au fond, j'imagine, un peu d'eau de mer... Et le seau a été apporté dans la chambre. Est-ce que Bonne-maman était d'accord ? Avions-nous déjoué sa vigilance ? Honnêtement, je ne sais plus. Toujours est-il qu'au beau milieu de la nuit, les crabes sont sortis du seau et ils ont commencé à se promener sur le parquet. Lorsqu'ils sont arrivés sur moi, j'ai hurlé ! Ils n'étaient pas très gros, mais tout de même... À cinq ans, lorsque des bestioles te galopent sur la figure et sur les mains, dans le noir, tu réagis au quart de tour !

Bonne-maman a sauté du lit, elle a allumé la pièce et on les a vues : je crois que les pauvres bêtes étaient aussi paniquées que moi ! De colère, la grand-mère les a attrapé – un peu moins délicatement que nous, l'après-midi, dans les rochers... – et jetés dans le seau. Elle a ouvert la fenêtre et les a balancées dehors ! Avec le recul, ce qui est drôle, c'est que le lendemain matin, de petits crabes marchaient dans l'avenue de Bretagne, qui mène au boulevard de l'Océan et à la mer. Il faut se rappeler en effet que toutes les rues de Tharon n'étaient pas goudronnées à cette époque : le sable, en bas de

l'épicerie, avait amorti le choc...

C'est pratiquement le seul souvenir que je garde de ce premier séjour à Tharon. Mais il m'a marqué, forcément.



Le poisson à la source

À l'été 1947, le P'tit Mousseron est donc à nouveau sur pied. Pour Jean-Louis et moi, ce sont nos premières vacances entre ses murs, alors que Bernard et Marie-Odile¹ – que Bonne-maman avait aussi emmené – avaient connu sa première « version ».

De mémoire, le bâtiment est encore assez... rudimentaire, lorsque nous y posons nos valises, en ce mois de juillet. Nous avons même essuyé les plâtres, au propre comme au figuré. J'ai notamment un souvenir cocasse, qui aurait pu mal tourner.

¹respectivement, frère et sœur aînés de Geneviève, nés en 1931 et 1934



Papa et maman étaient venus voir le « chantier ». Et maman, enceinte de cinq mois, s'était prise les pieds dans une planche, qui devait plus ou moins bloquer une porte. Les travaux étaient en effet à peine terminés... Elle avait chuté lourdement !

On a su plus tard que cela déclencherait l'accouchement de ma petite sœur, Marie-Christine. D'ailleurs, nous étions encore en vacances à Tharon, lorsqu'elle est née. À l'époque², l'école ne reprenait pas avant la fin du mois de septembre, voire début octobre. Je nous revois, tous les quatre, sur le pas de la porte. Et la grand-mère qui brandit un télégramme : « Vous avez une petite sœur, vous avez une petite soeur ! » Avec quelques semaines d'avance...

Dans ces années-là, je me souviens également qu'il n'y avait pas l'eau courante au P'tit Mousseron. Autrement dit : pas de robinet dans la maison ! Nous devions aller chercher l'eau à la source de Tharon, située près du grand escalier qui descend à la plage du même nom, avec une petite charrette, des bouteilles et des « dames-jeannes »³. L'eau coulait de

la falaise par de petits tuyaux. Suivant l'heure, on était parfois très nombreux à venir remplir nos bidons et nos bonbonnes. Nous trouvions ce « rituel » très amusant.

Sur la plage de la Source, il y avait aussi... les barques. Celles des pêcheurs notamment : ils montaient dedans et, à la rame, ils rejoignaient leurs bateaux amarrés au large. Avec mes yeux d'enfant, en tous les cas, je les voyais très loin ! Une fois arrivés sur place, ils montaient à bord de leurs bateaux et larguaient les amarres. Nous guettions leur retour – ce moment magique où ils déchargeraient les caisses de poissons dans ces mêmes barques – en fin de journée ou au petit matin en fonction de la marée. Du P'tit Mousseron, nous étions presque aux premières loges ; il n'y avait alors aucune construction en face ! Dès que Bonne-maman les avait dans son champ de vision, elle criait : « Les



pêcheurs sont revenus ! » Alors, nous repartions très vite à la Source pour acheter le poisson directement « à la barque », comme elle disait. Bonne-maman aimait beaucoup le poisson. Et c'était du poisson vraiment frais... et encore frétilant.

² Née le 5 septembre 1947

³ Grande et grosse bonbonne, souvent en verre, enveloppée d'osier



Tous à la plage !

Bonne-maman était une grand-mère... extra ! Pour une bonne et simple raison, à nos yeux : elle nous laissait beaucoup de liberté. De toute façon, pour elle, il était hors de question de rester, dans la journée, à l'intérieur du P'tit Mousseron. Nous venions en vacances au bord de la mer : c'était pour vivre dehors ! Et la maison n'était pas assez grande, disait-elle. Alors, nous allions à la plage.

Il y avait juste à traverser la rue, puis le champ, en face chez nous. Et nous arrivions sur le remblai, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Le matin, on se rendait à la plage, tout seul, et on rentrait pour manger à midi. Pour savoir quelle heure il était, j'imagine que l'on regardait nos montres... Par contre, Bonne-maman venait avec nous, l'après-midi. Et alors là, c'était l'équipée : on

réunissait le parasol, les serviettes, les pelles et les seaux, le ballon, les raquettes. Et le goûter, bien sûr !

Une fois sur place, le programme était paradisiaque : jeux, baignade, lecture – je lisais beaucoup et j'emmenais toujours un livre à la plage – et surtout... des fous rires. Sur les dunes, je m'en souviens notamment comme si c'était hier, nous faisons des roulades du haut jusqu'en bas. Quelle joie ! Quel bonheur !



À la plage, j'étais souvent fourré avec mon frère, Jean-Louis. Nous étions assez proches. Nous n'avions que deux ans d'écart. Je préférerais jouer avec lui et ses copains, plutôt qu'avec les filles, je dois l'avouer. J'étais un peu le garçon manqué de la famille... En 1947, Bernard avait déjà 16 ans et Marie-Odile, 13 ans. Eux, c'étaient les « grands ». Ils avaient leur bande de copains et copines. Ils étaient indépendants. Nous, avec Jean-Louis, on faisait partie des « petits » : on allait à la plage avec la grand-mère. Malgré tout, nous les retrouvions souvent sur la plage d'Anjou, en train de jouer au volley, par exemple. Un filet était installé sur le sable et nous étions les spectateurs. Ils avaient aussi le droit de faire du canoë et une fois, je m'en souviens, ils m'avaient emmenée : j'étais très fière. Un copain de Bernard avait même un bateau à voiles !



A la pêche aux moules

Dès que la mer était basse, Bonne-maman nous emmenait à la pêche. On prenait les seaux et tout le matériel indispensable : les vieux couteaux et autres grattoirs – j'en revois un, en forme de trident ! – pour décoller les berniques et les moules ; la pelle en fer pour extraire de la vase les « quatre-moine »⁵ ; une espèce de crochet pour aller chercher les crabes sous leurs rochers ; le « panier à salade », bien sûr, pour y déposer notre précieux butin... Et on partait, d'un pas décidé.

Bonne-Maman, son truc, c'étaient les moules. Je ne l'ai presque pas vu prendre d'autres coquillages. Les jours de grands coefficients, quand la mer se

retirait très loin, nous nous rendions au fameux « grand rocher », juste en face le P'tit Mousseron. Les moules y étaient bien meilleures que partout ailleurs, car elles n'étaient pas souvent ramassées, uniquement aux grandes marées, en réalité. On rejoignait donc ce rocher si vaste et si imposant qu'il nous semblait tout à coup possible de rejoindre Port Giraud, sur la commune voisine de la Plaine-sur-mer !

Le spectacle de la mer qui avait presque disparu, ces jours-là, avec du sable et des rochers à perte de vue, partout sous nos pieds, c'est inoubliable. Je garde aussi en mémoire – et cela m'a dégoûté des moules pour le restant de mes jours – Bonne-maman qui ouvrait les moules et les mangeait... sur place. Crues. C'était, paraît-il, excellent pour la santé. Plein d'iodes, de sels et autres vitamines... Moi, les moules crues, non merci !



On pêchait aussi les bigorneaux. Et si on voulait trouver des palourdes ou des rigados⁶, je me rappelle qu'il y avait un grand espace sablonneux, à gauche de la plage d'Anjou, à l'emplacement de la

⁵ Coquillage (auss appelé mye) enterré dans le sable.

⁶ Terme breton, pour désigner les coques

colonie de vacances de Melun. À dire vrai, je me suis quelquefois demandé si l'endroit n'était pas un peu pollué : il y avait le déversoir des égouts juste à côté... Cela devait profiter aux coquillages : ils avaient en général une bonne tête et nous n'avons jamais été empoisonnés !

Le jour est arrivé...

Quand on rentrait tard de la plage, la plupart du temps, le repas n'était pas prêt. Et Bonne-maman n'allait pas se mettre à cuisiner, à cette heure-là, pensez-vous... Alors, elle beurrerait des tartines de pain, elle faisait chauffer du lait, dans lequel elle faisait fondre une tablette de chocolat et nous passions à table ! Ce n'était pas tous les soirs comme cela, mais je n'ai pas non plus le souvenir d'avoir souvent mangé autre chose... Pourtant, Lucienne et Eugénie devaient sûrement nous préparer de vrais repas, quand elles étaient avec nous, au P'tit Mousseron. Sans doute, une omelette, des pommes de terre ou des crudités. Il n'y avait pas de soupe. Pas l'été. Le midi, par contre, nous mangions souvent du poisson : celui que les pêcheurs avaient ramené le matin même ou la veille au soir. De temps en temps, nous mangions de la viande. Je réentends d'ailleurs Bonne-maman nous dire : « Allez, on va chez Étourneau ! ». C'était le nom du boucher, dont le commerce était dans le bourg de Tharon.



J'ai des souvenirs beaucoup plus précis, par contre, des repas du 15 août. Déjà, parce que ce jour-là, nous étions très nombreux au P'tit Mousseron. C'était en effet la fête des « Marie » et la tradition voulait que la famille soit réunie. Normalement, tous les enfants étaient présents pour cette journée qui marquait aussi le milieu des vacances... Les parents nous rejoignaient, avec mes deux petites sœurs, Régine et Marie-Christine. Il y avait aussi la tante Marie-Thérèse et l'oncle Camille – un passionné de radioamateur – avec leur chien, radar... Un parrain ou une marraine de l'un d'entre nous était quelquefois de passage. Accompagnée de sa bonne, « mademoiselle » Tissaud nous faisait également l'honneur de sa présence, le 15 août : c'était la patronne de l'usine où travaillait mon papa et l'oncle Camille... Un cousin de Bonne-maman – qui était curé à Vernantes – était toujours invité. Avec sa bonne, lui aussi !

Je me souviens plus particulièrement des préparatifs liés à ce repas. Peut-être parce que j'étais pré-

posée à l'épluchage des crevettes. Chaque repas du 15 août commençait en effet avec des œufs mimosa, mais avec les œufs mimosa... il fallait des crevettes ! J'étais plutôt douée pour les éplucher. Bonne-maman avait dû me montrer comment faire... Mon paquet de crevettes grises ou roses devant moi, je les décortiquais, une à une, méticuleusement. Il ne devait pas rester un seul morceau de carapace : juste le corps de la crevette. J'avais le coup de main et je l'ai toujours !

Parfois, en entrée, il y avait aussi des plateaux d'escargots farcis que nous avions alors préparés quelques semaines plus tôt, spécialement pour ce repas du 15 août. S'il avait plu dans le courant du mois de juillet – et cela pouvait arriver aussi à cette époque... – la grand-mère nous envoyait en effet « aux escargots ». De retour au P'tit Mousseron, on les mettait dans une caisse, à jeûner, puis on les faisait dégorger. Je vous passe les détails ! Ensuite, c'était un rôti. Ou du poulet. Et quand il y avait encore la vieille cousine Maria qui venait avec nous au P'tit Mousseron, au dessert, il y avait un moka. Mais c'était exclusivement pour le 15 août. Comme les escargots !

De mémoire, on ne mangeait pas dehors, ce jour-là. Je ne sais pas comment on tenait tous à l'intérieur ! Plus tard, dans les années 50, une grande pièce à l'arrière du P'tit Mousseron a été aménagée. Je re-

vois de grandes planches posées sur des tréteaux pour accueillir notre tablée bruyante et joyeuse !



Je garde un souvenir d'autant plus mémorable de cette journée que, le matin, il fallait aller à la messe... On nous y envoyait systématiquement, mais ce dimanche-là était le seul jour des vacances, où l'on devait se mettre sur notre trente-et-un. Pour nous, les filles, c'était obligatoirement la robe et les petites chaussures de toile à blanchir délicatement. Pour l'anecdote, un 15 août, le parrain de l'une d'entre nous – qui avait dormi au P'tit Mousseron, dans le garage... – a confondu au réveil le dentifrice avec le blanc à chaussure. C'était très drôle ! Il faut dire que c'était le branle-bas de combat. Pour ne pas dire, la panique.

Il s'agissait également du seul moment pendant les vacances où nous nous lavions entièrement, c'est-

à-dire à l'eau claire. Si, si ! Je crois que c'est papa qui avait bricolé un système avec un bac en zinc, muni d'un tuyau percé de trous que l'on mettait autour de nos épaules. On ouvrait le bac et l'eau se déversait. Il y avait une bassine en dessous pour ne pas trop gaspiller. Et on se savonnait ! Et on se rinçait ! Sinon, les autres jours, Bonne-maman partait du principe que du moment où l'on se baignait, on se nettoyait à l'eau de mer. Il n'y avait pas besoin de se laver à nouveau au P'tit mousseron. C'était le bonheur...

Bonne nature

Bonne-maman n'était pas du tout maniaque. Je me souviens de tout le sable que l'on ramenait dans la maison... Forcément, on vivait pieds nus à longueur de journée. D'ailleurs, cela nous a valu quelques belles coupures sous les pieds, quand on ne faisait pas attention où l'on marchait. Notamment dans le terrain vague, devant le P'tit Mousseron ou sur les bancs de coquillages qu'il fallait parfois enjamber – à marée basse – pour rejoindre la mer. « Cela va guérir tout seul, ce n'est pas grave », disait la grand-mère. Elle avait raison. L'eau de mer « creuse » un peu, au début, mais on finissait par cicatriser !

Bien sûr, les jours de pluie ou quand il fallait se rendre dans le centre bourg de Tharon, nous en-

filions une paire de sandalettes... Mais quelle contrainte – en tous les cas pour moi – de remettre des chaussures, notamment à la fin des vacances, lorsque le retour à Cholet s'annonçait. Le sentiment très fort de liberté que j'éprouvais spécialement à Tharon, je crois qu'il vient aussi de ce quotidien de... va-nu-pieds !

Et puis, il ne faut pas oublier que Bonne-maman aimait par-dessus tout la nature. Quand on ne pouvait pas aller à la plage, parce qu'il pleuvait, elle nous disait de mettre notre capuchon et d'enfiler nos chaussures : nous partions alors à la chasse aux escargots ! On en trouvait quelquefois dans les haies de fusain, derrière le P'tit Mousseron, mais pas suffisamment. Nous devions donc nous rendre beaucoup plus loin pour en trouver. Vers la Saulzinière, la chapelle ou encore le moulin... Partout où il y avait des buissons, en fait. On vivait alors de nouvelles aventures. Je me souviens en particulier des grands arbres, dans ce secteur de Tharon. On grimpait dedans, on s'agrippait à leurs branches et Bonne-maman nous laissait faire.

Je garde vraiment le souvenir d'une grand-mère qui ne nous interdisait pas grand-chose ! On a bien dû se blesser, de temps en temps, mais rien de bien grave. Bonne-maman aurait fait, de toute façon, une très bonne infirmière. Tout le monde le disait. Elle savait faire les piqûres, les cataplasmes. Elle avait

aussi toutes sortes de recettes de... grand-mère. Par exemple, nous attrapions de sacrés coups de soleil, les premiers jours. Moi, un peu moins que l'une de mes sœurs, Régine... Nous ne pensions pas toujours à mettre de la crème. Aucune importance. Bonne-maman nous badigeonnait alors avec je-ne-sais quel produit. Un produit naturel. Lorsque nous étions vraiment brûlés, elle nous mettait... des rondelles de tomate ! Un été, elle a découvert à la pharmacie de Tharon une pommade qui sentait très fort l'huile de poisson. Bonne-maman en convenait, mais elle était contente de sa trouvaille qu'elle trouvait très efficace. Pour les petits problèmes intestinaux, elle achetait aussi une poudre : Les Lhitinés du docteur Gustin. Diluée dans un peu d'eau, on en buvait et les douleurs passaient. Ce serait maintenant, on diagnostiquerait certainement une gastro. On a dû en faire quelques-unes, des gastros ! Sans le savoir. dans ce secteur de Tharon. On grimpait dedans.



Tharon, station familiale

On a du mal à s'imaginer le P'tit Mousseron sans presque rien autour. Juste des broussailles, des arbustes, un méli-mélo de végétation... le maquis ! Et des pins : il y en avait déjà de très beaux. C'est le souvenir que j'ai du paysage, de ce côté-ci de la commune, juste après la guerre. Je nous revois jouer, avec mes frères et sœurs, dans les ruines de la maison d'à côté, qui a été reconstruite après le P'tit Mousseron. Un peu plus haut dans la rue, il y avait certainement d'autres habitations. Je ne me souviens plus vraiment... Par contre, il y avait les blockhaus ! Juste en face, l'un d'entre eux nous tendait les bras : un petit. Nous n'avions pas le droit d'y aller. Non pas qu'il soit dangereux, mais – j' imagine – pour ce qu'il représentait : l'occupation allemande et la guerre. On y allait quand même ! On y entraît, on descendait sous terre. Pour nous, enfants, c'était extraordinaire. Je ne crois pas que nous

avions peur. J'ai plutôt le souvenir d'une excitation mêlée de fierté. Quand les constructions des maisons ont commencé sur ce terrain, nous n'avions évidemment plus accès à « notre » blockhaus. Et même pour se rendre à la plage, désormais, nous n'avions plus le choix : il fallait descendre ou remonter la rue, partir à gauche ou à droite, mais il n'était plus question rejoindre la mer à travers champs...

Nous allions sur la plage d'Anjou : c'était le domaine des familles. C'est ainsi, en tous les cas, que je visualisais l'endroit. Parce qu'il y avait des familles de Cholet, de Nantes... que l'on retrouvait chaque année. Souvent les mêmes. Un peu plus loin, en allant vers le Cormier, c'était la plage des colonies. Il y avait notamment la colonie de vacances de Melun. Leur centre était un peu plus haut, dans les terres, à la Plaine-sur-Mer. Cela nous impressionnait beaucoup quand on voyait tous ses enfants débouler sur la plage. Ils avaient leur emplacement dédié, leur bout de plage – c'est ce que l'on croyait – et on ne s'y aventurait pas. Dans la direction opposée, à droite de la plage d'Anjou où nous posions le plus souvent nos serviettes, c'étaient plutôt de petites criques. On s'y rendait rarement. Encore plus loin, c'était ce que l'on appelait déjà... la grande plage. Chacun avait en fait ses habitudes et prenait ses quartiers d'été, assez naturellement, à proximité de là où il habitait.



Tharon, c'était la petite station familiale. Sur la grande plage, je revois bien quelques cabines en bois et des tentes de toile pour se changer, mais pour autant, cela n'avait rien à voir avec la Baule ou Pornichet ! À l'époque, il y avait un casino : je ne crois pas y être entrée une seule fois. Nous avons dû aller de temps et temps au cinéma. Par contre, je me souviens très bien du club de la plage, avec ses jeux, ses agrès, son grand portique. Au début des années 50, j'y suis allée faire de la gymnastique, deux ou trois étés de suite. J'en avais tellement envie que mes parents avaient fini par me céder. Tous les matins, direction le club. C'était génial ! Et le soir – autre très bon moment – il y avait la grande sortie. Nous retournions vers la grande plage, à la « baraque » de monsieur Jourdan, un forain. Il confectionnait des berlingots et des sucettes. Et il les concoctait devant nous ! On le voyait dérouler le sucre, enrouler les sucettes. On le regardait couper les berlingots sur son marbre : clac, clac, clac, clac... C'était rigolo comme tout. Et cela sentait bon. J'en ai encore le parfum, rien qu'en y pensant. Et puis, assez souvent, Bonne-maman nous en achetait. Avant d'aller aux sucettes, elle nous emmenait aussi au mini-golf. On s'y est beaucoup amusé. Nous étions de fidèles clients. Je nous revois finir une partie et le monsieur du mini-golf nous dire : « Allez hop ! C'est reparti... » Et cette fois-ci, on ne payait pas.

PASCAL CHALOPIN

ÉCRIVAIN BIOGRAPHE - CONSEIL EN ÉCRITURE

Né en 1970, Pascal Chalopin vit à Saint-Michel-Chef-Chef depuis 2002. Journaliste-pigiste pendant 8 ans. Chargé de communication pendant 13 ans. Attesté écrivain conseil en novembre 2015 (Class Formation), certifié Voltaire niveau Expert. Formé en 2016 au métier de correcteur-relecteur au Centre d'écriture et de communication (Paris).

Biographie

Récit de vie

Monographie

Travaux de correction et de réécriture

Discours

Travaux littéraires

*“Pour écrire,
il faut [...]
vivre dans la
connaissance
des mots et
l'amitié des
phrases”*
Eric Orsenna

“On a du mal à s'imaginer Le P'tit Mousseron sans presque rien autour... sinon des broussailles, du maquis. Dans les premières années qui ont suivi la guerre, nous étions pourtant presque tout seuls à ce bout de la commune. Je me souviens d'ailleurs avoir joué avec mes frères et sœurs dans les décombres de la maison d'à côté, qui n'était pas encore reconstruite.”